Éducation comparée / nouvelle série, n°20, pp 9 - 24

Introduction

Christiane Connan-Pintado*
Esther Laso y Léon**
Stéphanie Rubi***
Gilles Béhotéguy*

*** Université de Bordeaux-ESPE d'Aquitaine**
**** Université d'Alcalá de Henares**
***** Université Bordeaux-Montaigne**

Un projet interdisciplinaire

Un objet : les livres pour la jeunesse

La présente réflexion sur les « mauvaises filles » s'inscrit dans le cadre de GENERATIO[1], programme quinquennal interuniversitaire, interdisciplinaire et international de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine qui porte sur la construction des jeunes générations en Europe du XIXe siècle à nos jours. Elle vient compléter notre participation à ce programme, antérieurement valorisée par la publication de deux ouvrages[2]. Ecrits pour la jeunesse dans le double objectif séculaire de l'éduquer et de la divertir, les livres pour enfants offrent une production littéraire singulière qui retient l'attention de

1 Programme quinquennal (2011-2015) de la MSHA : « La construction des jeunes générations en Europe (XIXe-XXIe siècles). Formes d'organisation et mobilités, modélisation(s) et perspectives comparées », sous la direction de Christine Bouneau, historienne, et de Jean-Paul Callède, sociologue.

2 Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy (sous la dir. de), *Etre une fille, un garçon dans la littérature de jeunesse en France, 1945-2012* et *en Europe, 1850-2014*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Etudes sur le livre de jeunesse », respectivement parus en 2014 et en 2017.

plusieurs branches de la recherche et intéresse aussi bien les historiens (du livre, de l'édition, de l'enfance[3]) que les sociologues[4], les littéraires et les spécialistes de l'éducation[5]. En effet, les livres pour la jeunesse apparaissent à la fois comme miroir de la société qui les voit naître, vecteurs de représentations et inséparables de la prescription éducative. Aussi avons-nous, tout au long de ce programme, privilégié les regards croisés d'une approche interdisciplinaire. Cette convergence des regards renvoie à la nature complexe de notre objet d'étude, soumis à de puissants enjeux éducatifs et en prise avec son contexte de production. Comme l'écrit l'une des contributrices, Mariella Colin :

« La littérature pour l'enfance, tout en s'enracinant dans le champ littéraire, se situe au point de rencontre entre la littérature et les sciences humaines ; les débats idéologiques et l'évolution des théories pédagogiques, l'idée de l'enfance et les représentations de l'enfant en influencent les formes et les contenus[6]. »

La conjonction des disciplines s'impose *a fortiori* dans ce numéro thématique, du fait de la participation à sa codirection de Stéphanie Rubi, spécialiste des sciences de l'éducation dont on connaît le travail sur les adolescentes déviantes, les « crapuleuses », à partir d'enquêtes menées à Paris, Bordeaux et Marseille[7] et de Coline Cardi, sociologue[8] en charge de la conclusion du numéro. Toutes deux ont fait partie du comité scientifique de l'exposition qui s'est tenue en 2015 au centre

---

3 Voir les travaux de Jean-Yves Mollier sur l'édition, de Egle Becchi et Dominique Julia sur l'histoire de l'enfance en Occident et l'ouvrage de Michèle Piquard *L'édition pour la jeunesse en France de 1945 à 1980*, Paris, Presses de l'enssib, 2004.

4 Voir les travaux de Marie-Josée Chombart de Lauwe dès la fin des années 1960 et plus récemment ceux de Christine Détrez et Sylvie Cromer.

5 Voir dans *Etre une fille, un garçon…* (*op. cit.* 2014), les études de Stéphane Bonnéry sur le poids des stéréotypes genrés dans les albums et ceux de Séverine Ferrière et Christine Morin-Messabel examinant l'incidence des productions littéraires contre-stéréotypées sur l'identité de genre d'enfants de Grande Section d'école maternelle.

6 Mariella Colin, *L'âge de d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2005, p. 11.

7 Stéphanie Rubi, *Les crapuleuses, ces adolescentes déviantes,* Paris, Presses universitaires de France, coll. « Partage du savoir », 2005. L'ouvrage est tiré de sa thèse de doctorat qui a obtenu le Prix de thèse du Monde.

8 Auteure de la thèse : *La déviance des femmes. Délinquantes et mauvaises mères : entre prison, justice et travail social*, doctorat de sociologie, Université Paris 7, 2008, 591p.

d'exposition historique de Savigny-sur-Orge sur les « mauvaises filles, déviantes et délinquantes du XIXe au XXIe siècle ». A partir du travail collectif qui a sous-tendu l'exposition est paru en 2016 l'ouvrage *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*[9], attestant l'intérêt croissant à l'égard de cet objet, tant du fait des questions vives qu'il cristallise que des divers rapports sociaux qu'il matérialise.

Nous proposons d'articuler nos préoccupations littéraires et éducatives avec une réflexion sur le genre dans le cadre européen en interrogeant cette figure de la mauvaise fille à travers les représentations véhiculées par les livres pour la jeunesse. L'intention est bien ici de situer cet objet de recherche dans une multi-dimensionnalité de contextes nationaux et culturels mais aussi d'analyse disciplinaire. L'étude de l'éducation des petites filles *via* la littérature de jeunesse et la figure repoussoir de la mauvaise fille déclinée dans des œuvres majeures de divers pays européens, répond ainsi au projet renouvelé de l'éducation comparée, soit l'émergence d'objets de recherche novateurs et leur inscription multi-dimensionnelle (Resnik, 2010)[10]. Se pose alors au premier chef un problème de définition : qu'est-ce qu'une mauvaise fille ? Comment la définir ? Comment interpréter cette désignation d'après le contexte dans lequel elle est employée ?

Une telle définition ne saurait être uniforme étant donné l'empan d'une part du lectorat des livres de jeunesse (des jeunes enfants non lecteurs aux adolescents, voire à la catégorie des *young adults*), d'autre part de notre réflexion sur ces livres, qui s'étend aussi bien dans l'espace que dans le temps, dans plusieurs pays d'Europe, du XIXe au XXIe siècle, des *Malheurs de Sophie* (1858) aux cycles de la *fantasy* contemporaine pour adolescents.

Aussi aurons-nous à questionner un personnage emblématique du livre de jeunesse, celui de l'enfant terrible qui, après avoir été masculin dans un premier temps[11] se décline aussi au féminin à partir du roman de la comtesse de Ségur. Alors que les héroïnes littéraires avaient

9 Véronique Blanchard et David Niget (dir.), *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*, Paris, Editions Textuel, 2016.

10 Julia Resnik, « Introduction. La globalisation annonce-t-elle la fin de l'éducation comparée ? Reconsidération théorique et méthodologique et nouveaux objets de recherche », *Education Comparée*, n°3, 2010, p.7-43.

11 Voir les trois exemples fameux : les *Aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers (1834) et, en Allemagne, le *Strewwelpeter* de Heinrich Hoffmann (1844) puis les garnements de Wilhelm Bush, *Max et Moritz* (1865).

jusque-là forcément « bon genre », selon la formule de Danièle Henky[12], l'entrée en scène de Sophie ouvre aux petites lectrices des perspectives insoupçonnées. Repoussoir de la « petite fille modèle », cette « petite mauvaise fille » s'affiche comme « intrépide » et « incorrigible » – adjectifs récurrents dans cette production –, en somme inéducable. Le personnage essaime ensuite dans toute la littérature de jeunesse européenne et connaît parfois une renommée internationale, comme la fameuse Pippi Langstrumpf suédoise de Selma Lagerlof[13] (que les aléas de la traduction ont fait connaître en France sous le nom de Fifi Brindacier). Indisciplinée et/ou créative, la « mauvaise fille » donne du relief aux aventures littéraires et pose un défi à l'éducation traditionnelle qu'elle remet en question, au moins pour la durée de la diégèse, car elle rentre le plus souvent dans le rang au dénouement, telle la Viperetta italienne présentée dans ces pages par Mariella Colin.

Toute fille n'est-elle pas en puissance une mauvaise fille ? Tel est l'arrière-plan de nombreux livres pour enfants qui s'attachent aux « bêtises » enfantines pour tenter de les corriger. Petit album publié en 1966 aux Editions des deux coqs d'or[14], *Sois gentille, petite fille !* de Sarah et Eloïse Wilkin met en scène deux fillettes qui se partagent chaque double page : l'une « gentille », c'est-à-dire ordonnée, impeccable, polie, obéissante, autonome, propre, amicale et pieuse, tandis que l'autre, la « vilaine », s'inscrit en contrepoint de toutes ces qualités. On découvre en fin d'album qu'il s'agit en réalité de la même petite fille, capable du meilleur comme du pire. Au dénouement, la fillette est invitée à se « guérir » de ses défauts par une petite voix qui lui indique le chemin à suivre : « Si tu continues à être aussi vilaine, tu resteras comme une naine. Mais si tu es sage, tu deviendras GRANDE, TRÈS GRANDE ». L'illustration stigmatise et magnifie chacune des deux options qui s'offrent à elle : mais a-t-elle vraiment le choix ? On notera que le titre français se démarque de celui de la version originale (*Good*

12 Henky Danièle, « Bon ou mauvais genre : quel choix pour les héroïnes romanesques de littérature pour la jeunesse et leurs lectrices », in *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genres en littérature de jeunesse,* P. Clermont, L. Bazin, D. Henky (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 2013, p. 125-143

13 Publié en Suède en 1945, le roman est traduit en France dix ans plus tard.

14 Collection importée des Etats-Unis, à laquelle Cécile Boulaire a consacré l'ouvrage *Les Petits Livres d'or : Des albums pour enfants dans la France de la guerre froide,* Tours, Presses universitaires de Tours, coll. « Iconotextes », 2016.

Little Bad Little Girl) et souligne sans ambiguïté l'injonction qui préside à la composition de l'ouvrage.

Si les personnages d'enfants terribles permettent de représenter une forme d'émancipation des filles, les personnages plus âgés, adolescentes ou jeunes filles illustrent dans leur grande majorité le statut fragile du féminin, tel que l'analyse l'historienne Anne-Marie Sohn qui a étudié la condition des jeunes filles « du chaperonnage à la mixité[15] » pendant un siècle, de 1870 à 1970, et mis en évidence la surveillance permanente exercée sur les filles, dans tous les milieux, pour éviter qu'elles ne « tournent mal » et ne deviennent justement de « mauvaises filles ». Non seulement elles ne sortent pas – et bien sûr pas la nuit – mais on applique un principe ferme : « on ne sort pas sans chaperon ». A celles qui sont seules, il arrive malheur, et les exemples sont nombreux, en littérature – pas seulement de jeunesse – de jeunes filles ainsi exposées (c'est un *topos* des débuts de romans). Pour contourner le danger, d'autres choisissent de se travestir en garçon pour franchir l'enceinte du foyer et affronter la rue[16].

Force est de prendre en compte le poids des contextes et des modèles proposés par la littérature générale, où certains personnages féminins se démarquent, à la fois vilipendés par la société et rédimés par les romanciers : des prostituées comme la Monelle de Marcel Schwob en 1894 (cette « Petite Nana de la contingence moderne », d'après Jean-Pierre Bertrand[17]) ou des personnages qui mettent en scène l'émancipation féminine dès les années 1920 comme *La Garçonne* de Victor Margueritte en 1922[18], et l'année suivante *La Rebelle* de Marcelle Tinayre[19]. Leurs auteurs, hommes ou femmes, publient souvent chez des éditeurs catholiques à destination d'un public féminin et mettent en scène des personnages dont on pourra trouver quelques avatars dans les livres pour la jeunesse, ou lus par elle. Il faut citer Berthe

15 Sohn Anne-Marie, « Les "relations filles-garçons" : du chaperonnage à la mixité (1870-1970). », ***Travail, genre et sociétés*** 1/2003 (N° 9) , p. 91-109 URL : www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2003-1-page-91.htm. DOI : 10.3917/tgs.009.0091.

16 Voir par exemple l'héroïne de *Mondaine*, d'Hector Malot, 1896, consultable en ligne sur le site de la BnF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64270w.r=hector%20malot

17 Dans sa présentation de *Cœur double* et *Le livre de Monelle*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. XVII.

18 Rééd. par les Editions j'ai lu, 1988.

19 Paris, Calman-Levy, 1923.

Bernage[20], qui écrit à destination des adultes comme des enfants dans la presse (*Les Veillées des chaumières* et *La Semaine de Suzette*), avant d'initier sa fameuse série *Brigitte* chez l'éditeur catholique Gautier-Languereau à partir de 1925. La commande de l'éditeur dessinait le projet ambitieux et paradoxal d'une jeune fille « à la fois moderne et traditionnelle » et l'héroïne éponyme trouve sa voie entre les deux exemples extrêmes de la dévotion et du désordre : éducation et rééducation passent ici encore par la règle morale bien-pensante d'obédience catholique. Toujours éditée au XXIe siècle (chez Elor), la série, déplacement générationnel remarquable, est désormais destinée aux filles « à partir de 12 ans ».

Parallèlement, depuis le dernier tiers du XXe siècle, sous l'impulsion du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir et de la première vague du féminisme américain, l'évolution sensible de la condition féminine retentit sur les livres de jeunesse. A la suite de la charge de la pédagogue italienne Elena Gianini Belotti[21], qui dénonce le conditionnement aliénant des petites filles par les jouets et les livres qui leur sont proposés, nombre d'éditeurs européens mettent en scène de nouvelles « mauvaises filles », qui osent désobéir aux contraintes séculaires[22]. Si le propos reste mesuré et volontiers humoristique dans les albums pour enfants, les romans pour adolescents se montrent plus sombres et plus audacieux, toujours sous influence américaine, celle des *problem novels*[23]. Du roman miroir qui reflète la société contemporaine aux vastes cycles qui parcourent les genres de l'imaginaire, la mauvaise fille devenue (ou considérée comme) délinquante ou déviante, traduit les doutes et le malaise d'une société confrontée à sa jeunesse et met en perspective, pour l'affronter, les questions d'éducation et de rééducation.

---

20 Berthe Bernage est également l'auteur d'un manuel de civilité intitulé *Convenances et bonnes manières* (publié en 1955 chez le même éditeur), en quelque sorte l'Art poétique de ses romans.

21 Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles, (Dalla Parte delle Bambine*), trad. Editions des Femmes, 1973.

22 Par exemple la *Rose-Bonbonne* d'Adela Turin et Nella Bosnia, Paris, Du côté des petites filles, 1974.

23 Le cinéma et les séries télévisées s'emparent souvent du personnage de la « mauvaise fille » en empruntant à la littérature, comme le montre le film de de Guillaume Cantet (2012) inspiré du roman de Joyce Carol Oates *Foxfire, confessions d'un gang de filles*.

Le poids du contexte

L'exemple de l'Espagne

En France comme au-delà des frontières de l'Hexagone, dès la seconde moitié du XIXe siècle, l'éducation des petites filles a été placée sous étroite surveillance afin d'éviter les comportements déviants. La date n'est pas fortuite. Avec la révolution industrielle et le développement urbain, il devient urgent d'alphabétiser les futurs ouvriers. Ainsi, un peu partout en Europe, les gouvernements promulguent des lois éducatives majeures : des lois Guizot sur l'organisation de l'instruction primaire en France (1833) aux lois Ferry (1881-1882) en passant par la loi Falloux sur l'obligation d'ouvrir des écoles de filles (1850) ; loi sur l'enseignement élémentaire obligatoire en Suède (1842), loi Moyano en Espagne (1857), lois Boncompagni (1848) et Casati (1859) en Italie, par exemple. L'apprentissage de la lecture et du calcul est important pour l'essor de l'industrie et de l'économie, mais il est tout aussi important d'assurer la pérennité du nouvel ordre social bourgeois et patriarcal issu de la révolution industrielle. Pour cela il faut que dès leur plus tendre enfance, les petites filles acceptent le rôle qui leur est dévolu dans la société : celui d'épouses soumises et mères aimantes.

Le personnage de la mauvaise fille dépend étroitement du contexte qui la voit naître, aussi développerons-nous particulièrement l'exemple de l'Espagne, pays non représenté dans les contributions mais qui requiert une attention particulière en regard de notre problématique.

Dans le cadre d'une éducation non-mixte et différenciée selon le sexe des élèves, l'apprentissage de la lecture en Espagne va donner aux petites filles l'occasion de découvrir des modèles et des contre-modèles, ces derniers servant de repoussoir. Dès la fin du XIXe siècle, D. Leopoldo Delgrás rédige un traité d'éducation à l'intention des fillettes[24]. Il met en scène les discours éducatifs d'un père – le narrateur – à sa fille, ponctués de petites fables moralisatrices grâce auxquelles l'auteur prétend divertir ses lectrices tout en les édifiant. Le narrateur estime ici que les filles ont moins tendance que les garçons à être de mauvais éléments. Il attribue cette circonstance au fait que les filles étant naturellement « le sexe faible », elles reçoivent plus d'attention

24 D. Leopoldo Delgrás (2001, fac-similé de la 9e édition de 1895) *El amigo de las niñas. Tratado de educación*. Valladolid: Maxtor, 126p.

maternelle et sont davantage protégées depuis leur naissance jusqu'à l'âge adulte, où leurs époux prennent le relais des parents[25]. Les mauvaises filles sont donc peu nombreuses, mais les éducateurs doivent rester vigilants pour que cela ne change pas. Aussi, ce traité rappelle-t-il aux fillettes ce qu'on attend d'elles. Le portrait des mauvaises filles s'inscrit ainsi en creux dans celui des petites filles modèles, celles-ci étant avant tout obéissantes à toute forme d'autorité : à Dieu et à ses représentants sur Terre, à leurs parents à qui elles doivent une soumission inconditionnelle, aux personnes plus âgées qu'elles, aux notables, aux représentants de l'autorité de l'Etat et, notamment, aux enseignants. Les petites filles modèles doivent être dociles, respectueuses, soumises, réservées, modestes, vertueuses, innocentes, prudentes, réfléchies, raisonnables, patientes, soignées, mesurées, vaillantes, studieuses, polies, charitables, pieuses, généreuses, compatissantes, miséricordieuses, douces, affectueuses, sincères, affables, discrètes. Autant de qualificatifs qui jalonnent le discours prescriptif du bon père, et qui laissent entrevoir le poids de l'Eglise sur l'éducation des filles au XIXe siècle. A travers les fables qui illustrent son propos ou qui lui servent d'amorce, le narrateur dresse, de manière explicite, le portrait d'une mauvaise fille, celui de la jeune et insupportable Mariana, paresseuse et véritable mademoiselle je-sais-tout, qui un jour, comble de l'humiliation, se voit apostrophée par un idiot. Il s'agit clairement, pour le narrateur, d'un exemple de « *mala niña*, indigna de que la proteja Dios y del cariño de sus padres[26] ».

Ce commentaire montre une nouvelle fois à quel point, sous l'influence de la morale chrétienne et de l'ordre social dominant, l'éducation des petites filles a une forte composante axiologique. Il y a en effet les bons et les mauvais comportements ; les premiers ayant pour récompense l'amour de Dieu, des parents, le regard bienveillant des autres personnes de l'entourage de l'enfant modèle. Autrement dit, bien agir c'est s'assurer « la más completa felicidad en la tierra y la deseada gloria en la otra vida[27] ». Au contraire, les mauvais comportements conduisent inexorablement la petite fille vers le rejet

25 *Op. cit.* p. 19-20.

26 *Ibid.* p. 37. « *une mauvaise fille* [en italique dans le texte], indigne de la protection de Dieu et de l'affection de ses parents ». Notre traduction.

27 *Ibid* p. 29 « le parfait bonheur sur terre et la gloire désirée dans l'au-delà ». Notre traduction

des siens et de la société et la placent sous la menace du châtiment divin. Pris à temps grâce à la surveillance et à la fermeté des parents et des éducateurs, les mauvais penchants des fillettes peuvent se corriger, mais la rédemption passe toujours par la reconnaissance de la faute et l'acceptation de la voie indiquée par les tenants de l'autorité : Eglise, parents, enseignants.

Cette logique éducative du bien et du mal est assez répandue dans l'Europe du XIXe siècle, y compris dans les pays protestants. Ce qui est remarquable c'est sa longévité dans le contexte du système éducatif espagnol, ce qui témoigne de l'importance du contexte sociohistorique sur les modèles éducatifs. En effet, alors que dans la toute première partie du XXe siècle, l'influence de l'Eglise va très progressivement s'affaiblir dans beaucoup de pays comme la France, alors que le modèle patriarcal de la société va lui aussi lentement évoluer, en Espagne rien ne change ou si peu. Il semble que, dans ce pays, la Reconquête (722-1492) ait conféré à l'Eglise un pouvoir politique et moral supérieur à celui qu'elle a obtenu ailleurs. Elle y résiste donc mieux, prenant appui sur la monarchie. Les velléités républicaines espagnoles tournent court et la volonté progressiste de la Seconde République (1931-1939) est enterrée par le coup d'Etat de Franco, soutenu par l'Eglise. Il n'est donc pas si surprenant de constater l'utilisation, dans les années 1940, de livres de lecture scolaire dignes du traité éducatif de D. Leopoldo Delgrás, d'une part parce que la guerre interrompt l'activité éditoriale et l'innovation pédagogique, d'autre part parce que les enseignements du XIXe siècle conviennent très bien au modèle social autoritaire souhaité par le nouveau pouvoir.

L'ouvrage anonyme de *La Buena Juanita* en est un exemple[28]. La leçon 21 est en ce sens instructive. Elle présente un petit texte dans lequel une fillette – Juanita, peut-être – imagine le futur de ses camarades de classe en opposant de manière alternée les bonnes et les mauvaises filles. Les premières, studieuses, appliquées, propres, soignées, travailleuses, affectueuses, obéissantes, humbles, aimables seront aimées de tous. Elles trouveront toujours quelqu'un pour les consoler et les aider dans la peine et elles seront de bonnes mères. Les secondes, paresseuses,

28 Anonyme (1998, fac-similé d'un ouvrage non daté que la BNE fait remonter à 1936-1942, la première édition datant du début du siècle) *La buena Juanita. Segunda parte de Lecciones de una madre*. Madrid : Edaf. 125p.

orgueilleuses, hautaines, envieuses, « ne vaudront jamais rien[29] », n'auront aucune amie et seront malheureuses. Tout au long du livre, l'auteur développe l'argumentaire de la leçon 21 en mettant en place des portraits parallèles de bonnes et de mauvaises filles. La démarche éducative repose ainsi sur la comparaison, sur l'observation de cas supposés réels pour valider le bien-fondé des enseignements et sur l'énonciation des conséquences des divers comportements, comme par exemple à la leçon 23 :

« Mi vecina tiene una niña de once años. Lleva seis en el colegio, y da pena oírla leer: en cada línea lee dos o tres disparates. Lo poco que cose, lo hace mal, porque lo hace de mala gana. Sus padres se cansan de reñirla y no consiguen corregirla. Nadie se acuerda de ella si no es para afear sus defectos. Va sucia y mal vestida, y cuando sale a jugar con sus vecinas, vuelve tarde a su casa. Su madre la reprende muy disgustada, y cena poco y mal. Este trato se da a las niñas holgazanas y desidiosas[30].»

Juanita, au contraire, est l'archétype de la bonne fille, douce, obéissante, etc., qui deviendra bien vite une parfaite maîtresse de maison accomplissant ainsi ce qui, semble-t-il, devrait être le rêve de toutes les petites filles.

Un autre exemple illustre cette évolution sous contrainte, le roman scolaire *Carmelin la niña diablillo, Libro de lectura para niñas*[31] publié en 1947, dans l'Espagne franquiste, par une inspectrice de l'enseignement primaire. En effet, il relate un itinéraire qui conduit le personnage éponyme de la turbulence enfantine à la clôture du couvent.

Le destin fictif de Carmelin trouve ici un écho puissant avec celui en France, de nombreuses filles qui, accusées de vagabondage, de libertinage ou parfois simplement victimes de sévices sexuels, sont remises aux « bons soins » des institutions religieuses et des sœurs de

---

29 *Ibid*. p.27.

30 *Ibid.* p. 31 « Ma voisine a une petite de onze ans. Cela fait six ans qu'elle va à l'école et elle fait peine à entendre lorsqu'elle lit : elle se trompe deux ou trois fois à chaque ligne. Elle coud peu et mal parce qu'elle y met de la mauvaise volonté. Ses parents ne cessent de la gronder sans parvenir à la corriger. Personne ne se soucie d'elle, sauf pour moquer ses défauts. Elle est toujours sale et mal vêtue et lorsqu'elle sort jouer avec ses voisines, elle rentre tard à la maison. Contrariée, sa mère la gronde et elle dîne alors peu et mal. C'est le sort qui attend les petites filles paresseuses et négligentes ». Notre traduction.

31 Alvarez de Canovas Josefina, *Carmelin (la nina diablillo),* Madrid, Editorial Magisterio Espanol, 1947, 131 p.

diverses congrégations se vouant dès lors à protéger et réprimer ces *Filles de justice* pour reprendre le titre de l'ouvrage de Françoise Tétard et Claire Dumas[32]. Les auteures montrent d'une part les injonctions sociales à l'enfermement de ces jeunes filles estampillées « perdues » ou « déchues » mais toujours présentées comme « difficiles » ou « vicieuses » et d'autre part, restituent le dispositif disciplinaire et éducatif imposé. C'est une clôture tant physique que psychique qui est dressée contre et autour de ces « mauvaises filles » « élevées en commun, sous une discipline sévère et appliquées aux travaux qui conviennent à leur sexe[33] » et dont certaines mourront dans ces maisons pénitentiaires. Comment ne pas penser également au film de Peter Mullan en 2002, *The Magdalene sisters*, dont les trois héroïnes sont stigmatisées par la société catholique irlandaise des années 1960, tandis que leur rééducation est confiée à un couvent au régime carcéral.

Pour revenir à l'Espagne, dans le domaine de la fiction, on retrouve dans les années 1940 des personnages féminins marqués par le modèle éducatif autoritaire et religieux véhiculé dans les livres scolaires. Sans être réellement une mauvaise fille, « Antoñita la fantastica[34] » donne du souci à son entourage à cause de son imagination qui l'entraîne dans des « aventures » pourtant bien innocentes. Il est difficile de comprendre l'énorme succès de cette série de romans, tant ils nous semblent mièvres aujourd'hui. Cependant, connaissant le carcan éducatif et moral dans lequel les petites filles et les adolescentes de l'époque étaient élevées, on peut admettre la part de subversion introduite par ce personnage fantasque et concevoir qu'il ait été perçu comme une invitation à s'évader – du moins, par l'imagination – pour toute une génération de petites filles.

Il est vrai que quelques années auparavant, pendant les années 1930, sous la Seconde République, leurs mères avaient aussi pu rire des aventures et des réparties d'un autre personnage littéraire prénommé Celia, créé par Elena Fortún en 1929. Mais contrairement à Antoñita,

32 Tétard Françoise et Dumas Claire, *Filles de justice. Du bon pasteur à l'éducation surveillée (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Beauchêne-ENPJJ, 2009, 483 p.

33 Loi du 5 août 1850, citée dans M.-S. Dupont-Bouchat, E. Pierre (dir.), ***Enfance et justice au XIXe siècle***, Paris, PUF, 2001, p. 207.

34 Personnage créé dans les années 1940 par Borita Casas pour une émission de radio avant que ses aventures ne soient publiées à partir de 1948.

Celia ne se contentait pas de laisser libre cours à sa fantaisie. Son problème n'était pas d'être dans la lune mais d'avoir les deux pieds sur terre.

Le principal « défaut » de ce personnage est en effet de porter un regard critique sur le monde bien réel des adultes ; ce qui, pour ses parents, atteste un penchant insolent. Pour la corriger, on l'envoie en pension dans un établissement catholique. Le père est plutôt favorable à une instruction laïque – conformément aux idées de la Seconde République –, mais le travers de sa fille l'inquiète et il opte pour une éducation traditionnelle autoritaire. Celia n'est pourtant pas au sens strict une mauvaise fille. Ses questions, ses réponses, ses bêtises ne sont pas guidées par de mauvais sentiments, mais elle incommode les adultes, et le couvent n'y change rien. En fait, Celia est l'image même de la femme émancipée telle que la rêvaient son auteur et l'époque qui l'a vu naître, la Seconde République. Une petite fille curieuse d'apprendre, refusant de se soumettre aveuglément aux ordres des adultes qu'elle ne comprend pas, acceptant son futur rôle d'épouse et de mère mais sans renoncer à son indépendance : elle part pour l'Amérique[35] et devient institutrice.

Face à Celia, Antoñita révèle donc bien un repli moral de la société qui resserre l'étau sur l'éducation des petites filles et fait reculer les aspirations féministes. Il faudra en réalité attendre la fin de la dictature en 1975, pour voir apparaître d'autres modèles de petites filles dans la littérature de jeunesse espagnole. Ces modèles coïncideront dans le temps avec de nouvelles lois éducatives plus proches de celles en vigueur dans les autres pays européens et avec l'essor des publications pour la jeunesse. Aujourd'hui, on peut dire que l'image des mauvaises filles espagnoles rejoint celle que l'on trouve un peu partout dans la littérature de jeunesse européenne, elle correspond à des personnages plus âgés, marqués par la sexualité, les drogues, l'alcool, le recours à la violence physique. Leur rééducation passe rarement par leur prise en charge au sein d'une structure spécialisée. Elle tient plutôt au fait d'une rencontre fortuite avec un personnage référent ou à la survenue d'un événement marquant. Parfois, la mort s'impose comme unique issue possible. Ainsi, dans le roman de Care Santos, *Bel au-delà de la mort*, une mauvaise fille, Amanda tue-t-elle son amie Bel par jalousie. Devenue

35 Comme Elena Fortún, exilée républicaine.

un fantôme, Bel décide de punir Amanda en lui réservant le même sort[36].

Perspectives de lecture sur les contributions

Points de vue éducatifs/rééducatifs

Les articles proposés dans ce numéro thématique présentent des œuvres françaises, italiennes, britanniques et scandinaves qui relèvent avant tout des deux genres dominants sur la scène éditoriale : l'album et le roman. Si la période contemporaine est privilégiée, certains regards se portent sur des œuvres patrimoniales, à commencer par l'article de Roberta Pederzoli qui s'intéresse à la fois au transfert culturel de la trilogie ségurienne en Italie *via* les traductions depuis 1870 et à sa réception critique par les spécialistes de l'éducation au cours du XXe siècle. Toujours en Italie, Mariella Colin analyse *Viperetta*, conte illustré publié en 1919 qui ressortit à plusieurs genres littéraires, en intriquant satire sociale, récit de voyage imaginaire et roman d'éducation. Quant à Isabelle Rachel-Casta, elle met en relation littérature ancienne et nouvelle en explorant le phénomène éminemment littéraire du double, à partir du *Dracula* de Bram Stocker (1898). Elle fait entendre l'écho du roman britannique sur la littérature de jeunesse contemporaine en étudiant des « jeunes filles en miroir », duos qui rejouent en contexte scolaire celui de Mina *vs* Lucy, pureté *vs* corruption. De son côté, Cécile Croce examine des albums pour très jeunes enfants publiés en France et en Italie à la lumière de travaux sur la psychologie de l'enfance. Il s'agit ici d'étudier comment la relation texte/image et la dimension iconique et plastique des images permettent de traduire les tensions à l'œuvre dans la peinture des enfants terribles. Deux contributions s'intéressent à la figure romanesque de l'adolescente délinquante et violente, « l'inquiétante adolescente », en ce début de XXIe siècle, en s'interrogeant sur les causes de ce phénomène et sur ses enjeux, particulièrement en termes de rééducation : le corpus étudié par Lydie Laroque comprend sept romans français et britanniques, celui de Valérie Alfven plusieurs romans réalistes publiés en Scandinavie. Les deux dernières contributions sont liées à la réception de la littérature pour la jeunesse par ses destinataires. Laurence Olivier-Messonnier a retenu des

36 Santos Care, *L'amour au-delà de la mort*. Paris : Seuil, 2010.

ouvrages non écrits pour la jeunesse mais lus par elle puisqu'ils ont été primés par des jurys de lycéens. Transgressives et maudites, les héroïnes de ces romans « sexualisés » battent en brèche aussi bien les grilles d'analyse que les principes de la morale courante. Milène Tournier, enfin, s'intéresse aux lecteurs du cycle *Harry Potter* qui se lancent à leur tour dans l'écriture et tout particulièrement au dévoiement de la studieuse Hermione Granger, au gré de l'imagination débridée des jeunes auteurs de *fanfictions*.

Dans leur extrême diversité de corpus ou d'approche, les différentes contributions s'attachent à définir la « mauvaise fille » telle qu'elle se manifeste selon les contextes. De même, les questions d'éducation/rééducation se posent différemment selon que les personnages sont considérés dans le cadre familial, scolaire ou social qui exerce une influence ou contre-influence plus ou moins déterminante.

Des huit contributions, ressortent en premier lieu des invariants bien connus dans le traitement social de ces mauvaises filles, déviantes à leur genre et aux prescriptions sociétales accolées au féminin. Il en est ainsi du recours à la pensée dialectique qui joue de modèles et contre modèles, proposés et diffusés auprès des petites filles. Les récits et descriptions des héroïnes, sujets des contributions, recourent à cette efficace dialectique, mobilisant le double maléfique ou la figure de l'enfant terrible qui, par leur inconduite et/ou leur déviance dessinent en creux les prescriptions comportementales et sociales de ce que devrait être une bonne fille. À l'instar de Sophie, les héroïnes n'ont plus mécaniquement « bon genre », selon la formule de Danièle Henky (2013)[37]. La littérature de jeunesse, puissant support et *media* éducatif, peu reconnu par les sciences de l'éducation et ses travaux, n'est pas hermétique aux pratiques socialisatrices et éducatives d'une époque, loin s'en faut. La réception enthousiaste et parfois passionnée d'œuvres mettant en lumière ces rebelles littéraires transfrontalières, qu'elles soient impétueuses, insolentes, violentes voire criminelles, atteste de nouveau l'intérêt de ce fait social dans ce qu'il raconte des normes et rôles sociaux du féminin et de l'enfance ou de l'adolescence. Sophie, Viperetta ou Mina et son double corrompu en la personne de Lucy, fonctionnent tels des contre modèles pédagogiques dévoilant les

37 Henky Danièle, « Bon ou mauvais genre… » *op. cit.*

risques inhérents à la transgression de la loi et des interdits, ce qui n'est pas sans rappeler la figure de l'élève (idéal) qui selon Durkheim (1922, 1938)[38] est confronté à une éducation pensée comme « chose d'autorité » (Filloux, 1978)[39] afin que le maître médie et dispense des valeurs (républicaines) auprès d'acteurs ou sujets sociaux en formation.

L'action éducative et les modalités ré-éducatives proposées dans les diverses œuvres étudiées dans ce numéro rejouent l'extraction des « mauvaises filles » et ce faisant, légitiment cette réponse et réaction sociale. La métaphore médicale n'est pas anodine car ces « mauvaises filles » et leurs « mauvais comportements » sont (encore) bien souvent pensés comme des anomalies, des dysfonctionnements pathogènes quand bien même la relativité des notions de normal et de pathologique a depuis longtemps été démontrée (Canguilhem,1966)[40]. La réclusion, considérée comme salvatrice et rédemptrice, est érigée comme unique rempart face à une contagion redoutée de tout temps (Caron, 1999 ; Thiercé, 1999)[41] de ces mauvais comportements. C'est ici, un second invariant qui a trait à l'action prônée et mise en œuvre à l'égard de ces mauvaises filles. La (re)médiation ou la réponse sociale sont bien souvent (seulement) coercitives et, pour détourner les jeunes filles du chemin des filles perdues, ne préconisent que l'enfermement, l'éloignement des tentations… Quel que soit le contexte national et culturel, les œuvres travaillées par les contributrices de ce numéro racontent ces contraintes exercées par la famille, l'école, la société et plus rarement par les pairs, sur les esprits et les corps féminins.

Rares mais présentes dans les œuvres, certaines d'entre elles, fortes de leur condamnation, ne renoncent pas et maintiennent envers et contre tout leur rébellion. Personnages littéraires puissants, elles s'aménagent des espaces de liberté dans les interstices des stigmates

---

38 Durkheim Emile, *L'Éducation morale*. Paris, Presses Universitaires de France, (cours dispensés à La Sorbonne (1902-1903).

—, *Éducation et sociologie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1922.

—, *L'Évolution pédagogique en France*. Paris, Presses Universitaires de France, 1938.

39 Filloux Jean-Claude, « Sur la pédagogie de Durkheim. », *Revue française de pédagogie*, volume 44, 1978. p. 83-98.

40 Canguilhem Georges, *Le normal et le pathologique*. Paris, PUF, coll. « Galien », 1966.

41 Thiercé Agnès, ***Histoire de l'adolescence (1850-1914***). Paris, Belin, 1999.

Caron Jean-Claude, ***À l'école de la violence. Châtiments et sévices dans l'institution scolaire au XIXe siècle***. - Paris : Aubier, 1999.

sociaux, parfois choisissent l'exil : à l'instar de la jeune Célia d'Elena Fortún qui choisit l'exil outre-Atlantique et embrasse la profession d'institutrice, Pippi Langstrumpf, héroïne suédoise de Selma Lagerlof connue en France sous le nom de Fifi Brindacier, n'entre pas plus dans les voies de la conformité. Dans ces pages, ce sont Frasquita, l'héroïne de Carole Martinez dans *Le cœur cousu* (prix Renaudot des lycéens 2007) ou Véra Candida (*Ce que je sais de Véra Candida* de Véronique Ovaldé, prix Renaudot des lycéens, 2009) qui n'entrent pas dans un chemin tracé par d'autres, refusent de renoncer à cette part d'elles-mêmes non conforme aux attendus sociaux, quitte parfois à payer un lourd tribut pour cette insoumission. Ces héroïnes et ce qu'elles disent des carcans sociaux, réinterrogent dans des perspectives renouvelées, la vision simpliste qui tente de faire croire qu'il n'existe que deux voies ou opportunités de destin pour ces mauvaises filles : être secourues ou perdues.